

Duel westernien entre “Le berger et les ours”

DOCUMENTAIRE

Il y a pile trente ans, Ziva, une ourse slovène, était relâchée sur le territoire de Melles (Haute-Garonne) dans le cadre d'un programme de réintroduction de l'ours brun dans les Pyrénées. Vingt-trois plus tard, Max Keegan, un néo-cinéaste anglo-irlandais, se passionne pour le sujet au point de s'installer en Ariège pour s'y consacrer. Fruit d'un tournage au long cours et en immersion, son film *Le berger et les ours* est centré sur Yves, un berger qui approche de la retraite qui cherche la bonne personne pour prendre sa succession. Lisa, son apprentie, diplômée qu'il a formée et avec qui il estive, est censée prendre la relève mais elle craque devant la rudesse des conditions de travail. Elle a eu le temps de voir les dégâts que les ours provoquent sur les troupeaux mais seul Yves a vu l'ours vraiment,

de trop près... Dans le même temps, Max Keegan suit Cyril, un ado passionné par la nature et les animaux dont il chasse les images sous son camouflage, avec son appareil-photo. Lui aussi guette l'ours mais sous un autre angle.

Une immersion westernienne

Ainsi donne-t-il à voir et partager deux rapports différents à la nature, sans juger ni trancher. Plutôt que commenter, il préfère soigner son cadrage, westernien, sa photographie, esthétique, et laisser du temps et de l'espace aux gens du coin, à la vie, au silence. En résulte au-delà de la question sans réponse de la cohabitation complexe entre l'homme et l'ours, une ode aux amoureux de leur territoire à la fois rude, fragile et sublime.

J. Be.



“Le berger et les ours” de Max Keegan.

SALTHILL FILMS & WILLA

Deux joyeux délires de Woody Allen

VIDÉO

Avant les polémiques et les fréquentations déplorables, Woody Allen était drôle, voire génial. La réédition chez BQHL de deux vieilles pépites (assorties chacune d'un livret de 28 pages) offre l'occasion de se le rappeler. Ainsi, avec *Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le sexe (sans jamais oser le demander)* (1972) entendait-il nous informer des choses de l'amour en sept sketches. Tout n'a pas traversé les années avec le même bonheur mais, quand c'est le cas, quel pied ! Il faut le voir en bouffon crochétant une

ceinture de chasteté avec une hallebarde ou en spermatozoïde finide pas tout à fait prêt pour le grand saut ! Son cinquième film, *Guerre et amour* (1975), est encore meilleur, hilarant et coruscant, qui parodie avec ambition et dérision, la grande littérature russe et Tolstoï en particulier. Sorte de “Marx Brothers sous le tsar Alexandre”, le film multiplie les séquences burlesques, les dialogues savoureux, et Woody Allen en obsédé, lâche et philosophe, est absolument désopilant.

J. Be.

Quand Mads perd le nord



Mads Mikkelsen et Nikolaj Lie Kaas jouent pour la sixième fois devant la caméra d'Anders Thomas Jensen.

ROLF KONOW / SAMUEL COLDWYN FILMS

COMÉDIE

La star Mads Mikkelsen aime à retrouver ses copains, Anders Thomas Jensen et Nikolaj Lie Kaas. Et leur nouveau film commun n'a rien de... commun.

Jérémy Bernède
jbernede@midilibre.com

Présence magnétique, haute stature, corps sculpté, regard perçant, visage anguleux et surtout, par-dessus tout, bouche outrageusement sensuelle, depuis qu'il a incarné Le Chiffre dans *Casino Royale*, le film qui a relancé la franchise James Bond en 2006, Mads Mikkelsen est devenu une star internationale. Compte tenu de la singularité de sa beauté et de la puissance peu ordinaire de son charisme, Hollywood s'est plu à le distribuer dans des rôles de sorciers, de méchants, voire super-vilains dans moult blockbusters (*Dr Strange*, *Roque One*, *In*

diana Jones, *Les animaux fantastiques*...). Mais dans le même temps, le comédien n'a jamais perdu de vue ses origines : le cinéma d'auteur et le Danemark. Bien sûr, il a signé quelques-uns de ses films les plus emblématiques avec Nicolas Winding Refn (*Pusher*, *Valhalla Rising*) et Thomas Vinterberg (*La chasse*, *Drunk*) mais c'est à son copain réalisateur Anders Thomas Jensen qu'il réserve ses performances les plus allumées. Il est de tous ses films : *Lumières dansantes* (2000), *Les Bouchers verts* (2003), *Adam's apples* (2005), *Men & Chicken* (2015), *Riders of Justice* (2020) et donc, on y arrive enfin, *The last Viking* (2025).

Il se prend pour Lennon

Il n'y incarne pas le “dernier Viking” comme on voudrait le voir, mais Manfred, un drôle de gars, disons doux dingue qui, gamin, a eu une phase obsessionnelle pour les guerriers nordiques. Souffrant désormais d'un trouble dissociatif de la personnalité, il se prend pour John Lennon malgré une totale absence de ressemblance et de maîtrise

de la guitare. Cela n'arrange pas les affaires de son frère Anker (Nikolaj Lie Kaas, autre fidèle copain d'Anders Thomas Jensen, révélé par la série de films *Les enquêtes du département V*) : il y a quinze ans, il avait demandé à Manfred de cacher son butin après un braquage de banque qui avait mal tourné et, à peine sorti de prison, son ancien complice le menace de mort, s'il ne lui donne pas tout. Sauf que Manfred perd autant la mémoire que la boule...

Flanqué de son frère au comportement fantasque et erratique, Anker va retourner dans la maison familiale sur le terrain de laquelle il est censé avoir enterré l'argent. Chemin faisant, ils vont croiser quelques fameux spécimens d'humanité, à peu près aussi louffingues et désorientés qu'eux... Sans parler de l'irascible comparse, toujours à leurs trousses, et très sanguin. Quant à la bicoque de leur enfance, elle est aujourd'hui occupée par un couple plutôt particulier, à la fois cool et tendu... Partis pour déterrer un magot, les frangins vont voir autre chose remonter

à la surface. Ce ne sera pas une découverte pour ceux qui connaissent le cinéma singulier d'Anders Thomas Jensen mais *The last Viking* est un film qui défie avec virtuosité et subtilité toute tentative de classification : c'est tout à la fois un drame sombre, un thriller violent, un récit familial, un conte initiatique et une vraie comédie (elle-même à la fois burlesque, sociale, bizarre et vache). Une hybridité ambivalente, parfois réjouissante, parfois perturbante, qui est aussi celle de ses personnages auxquels on s'attache sans jamais savoir sur quel pied danser ; ce qui nous oblige à une grande attention, et signale la véritable intention de *The last Viking* : nous parler de l'empathie, de notre capacité à nous mettre à la place de l'autre, l'accepter dans sa différence et ce faisant, reconnaître en soi ce qu'il y a aussi de singulier. Bref, une affaire de justesse et de sincérité... Nous faut-il préciser que, dans son rôle casse-gueule, voire casse-image, Mads Mikkelsen est, précisément, bouleversant de justesse et de sincérité ?

Une “Dernière séance” à l'indienne

FAMILIAL

Pan Nalin, le réalisateur indien de *Samsara*, revient en très grande forme avec “La dernière séance”, largement inspiré de sa propre enfance.

On ne connaît pas bien le cinéma indien, on devrait, il s'agit d'un des plus dynamiques, créatifs et diversifiés du monde ! Mais on connaît les enfants de ce pays-continent, ils sont comme tous les enfants du monde, pleins de rêves et de bêtises, pleins de joies et d'audaces. En suivant l'un d'eux, Samay, 9 ans, gamin pauvre de Gujarat, on va découvrir le cinéma indien, et sa magie. On est en 2010. Samay vit dans

un village organisé autour d'une gare plantée au milieu d'une campagne que peuplent encore des lions. Il est le fils d'un brahmane qui gagne sa vie en vendant du chai aux passagers des trains.

La magie de la lumière

Opposé au cinéma, qu'il juge dévoyé, il emmène toutefois sa famille voir un film, juste une fois, car son contenu est religieux. Pour Samay, c'est une révéla-

tion : le cinéma sera désormais son obsession. Pour voir des films, il échange les mets que lui mitonne sa mère lui pour son déjeuner contre le droit de rester dans la cabine du projectionniste ! Petit à petit, il va ainsi s'ouvrir au principe de la projection, à l'importance de la lumière, au montage des bobines, au défilement des images, à la persistance rétinienne. Il va s'enhardir, s'inventer avec ses copains son cinéma. Avec des bouts de pellicules et de ficelles, il va bricoler son rêve d'images en mouvement. En attendant de faire lui-même du cinéma ? Découvert chez nous il y a vingt-cinq ans avec *Samsara*, le réalisateur

Pan Nalin s'est inspiré de sa propre enfance pour *La dernière séance*. Quand bien des années après avoir découvert sa vocation auprès d'un projectionniste devenu son ami, il a appris que ce dernier, tout comme les 150 000 autres techniciens des salles indiennes, avaient perdu leur job avec la fin du cinéma argentique, la numérisation des projections et l'arrivée des vidéoprojecteurs domestiques, lui est venue l'idée, la nécessité, de son film : raconter un éveil, et aussi une fin, mais dire par la beauté de ses images, et l'enchantement de sa narration, la persistance de l'amour du cinéma. On craque !



J. Be.

Bhavin Rabari incarne le jeune héros du nouveau film de Pan Nalin.

DR